

Trente-trois évidences sur la poésie

Michaël Trahan

Number 273, Fall 2020

La poésie morte ou vive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trahan, M. (2020). Trente-trois évidences sur la poésie. *Spirale*, (273), 31–35.

MICHAËL TRAHAN

TRENTE-TROIS ÉVIDENCES SUR LA POÉSIE

**Très vieux spectacle encore intelligible
Et cependant si nouveau en quelque sorte.**

Emmanuel Hocquard, *Les élégies*

1.

Je n'ose pas souvent parler de poésie. J'essaie de dire cela aussi simplement que possible. Je le constate. Je me demande pourquoi. Ce n'est pas clair. À défaut de ne rien dire, la plupart du temps, je dis : littérature. J'écris des livres de littérature. J'enseigne la littérature. Ce n'est pas une question d'indifférence ou de mépris. Peut-être une sorte de gêne devant le cortège de représentations qui déboule dès qu'on pense à la poésie.

Le romantisme, la posture lyrique, le chant du cœur... J'y suis sensible aussi, mais j'ai souvent peur qu'on les oppose à la raison. J'exagère, je simplifie. Comme si la poésie relevait de l'expression et que la pensée devait rester à l'extérieur.

2.

Leslie Kaplan : *« Il y a une forme particulière de pensée qui vient avec le travail d'écriture, et c'est ce qui m'intéresse / c'est une pensée concrète, qui vient de la pratique de mots, de phrases, du langage en tant que tel / qui établit un rapport au monde concret, personnel / il ne s'agit ni d'améliorer la correction de la langue, ni de faire que l'on s'exprime »* (Les outils).

Je cherche la pensée dans la poésie. J'aime qu'on sente sous le poème (derrière, devant, dedans) une théorie de la poésie. Je pourrais dire : une théorie du langage, une théorie du sujet, une théorie du sens. Sinon à quoi bon ? Je ne sais pas.

3.

Pourtant, un poème est une sorte d'évidence.

On le lit et il se passe quelque chose. On ne sait pas quoi, mais cela a la clarté de l'expérience. C'est immédiatement vivant même si c'est mort. Entre les yeux, entre les doigts.

C'est une sorte d'évidence et une leçon d'incertitude.

4.

Henri Meschonnic : *« Les choses de la poésie intéressent peu de monde. Du moins c'est ce qu'il est convenu de dire. Le plus souvent pour s'en plaindre. C'est le côté un peu pleurnichard des poètes. »* (Célébration de la poésie, beau titre comique.)

J'ai toujours trouvé Meschonnic presque drôle à force d'être sérieux. Sa prose est tendue, grave, et dit tout le temps qu'il a raison et que les autres ont tort. Il y a là quelque chose de caricatural, peut-être de crapuleux (je l'ai déjà entendu). Il faut faire attention à l'autorité – celle de l'explication, celle de la théorie. Mais je crois aussi qu'il faut être sensible à l'effort de dire ce qui a lieu.

On peut dire sans pleurnicher que la poésie n'intéresse pas grand monde.

5.

Je rêve depuis longtemps d'écrire un texte que j'intitulerais « Critique de la poésie ». Je doute de le faire un jour. J'ai déjà peur du caractère assertif des évidences que j'accumule depuis quelques semaines.

Je suis un écrivain de poésie sentimentale. Les évidences ne sont pas des règles ni des principes. Je parle de quelque chose qui est impossible, que je n'arrive pas à faire non plus. Ou si peu. Je parle d'une exigence.

6.

La poésie a une force d'évidence qui fait que j'ai de la difficulté à en parler.

Je comprends qu'on écrive contre la poésie. Qu'on écrive pour se déprendre d'une idée de la poésie. J'écris cela et je pense à Rimbaud, à ce geste si souverain de tout laisser là, s'alléger en route et s'en aller. Toujours aller. C'est très moderne. Allons plus loin. Je comprends, j'y suis sensible.

7.

Il y a une façon d'aimer la poésie qui consiste à être critique de l'idée de poésie. À l'attaquer, aussi, comme pour la renverser et faire autre chose sans pour autant la perdre de vue.

Parfois, les poètes aiment la poésie en la conjurant.

8.

Je comprends qu'on écrive contre elle, mais pour tout dire je ne comprends pas qu'on y soit insensible. La poésie est une façon d'engager le langage – et le sujet du langage.

9.

Je veux dire : je n'arrive pas à comprendre qu'on soit insensible au rapport au langage que suppose la poésie.

Être sensible à la poésie (à la littérature), c'est voir qu'un objet de langage est une scène, peut être une scène. Le lieu de quelque chose qui a lieu.

10.

Meschonnic, encore, sur Mallarmé : «*Toute page est un spectacle : celui de sa pratique du discours, la pratique d'une rationalité, d'une théorie du langage.*» (*Critique du rythme*)

Mallarmé, en 1865, dans une lettre à Cazalis : «*Ce poème renferme une très haute et très belle idée, mais les vers sont terriblement difficiles à faire, car je le fais absolument scénique, non possible au théâtre, mais exigeant le théâtre.*»

11.

La page est un espace dramaturgique.

12.

C'est peut-être cela, simplement : la poésie a la force d'évidence d'un événement. Ce n'est pas qu'on ne puisse l'expliquer. C'est qu'il y a d'abord quelque chose à vivre.

C'est une évidence complexe.

13.

Je ne dis pas cela par goût du paradoxe. Je trouve que c'est simple et aussi vertigineux. Il faut en faire l'expérience. Tout le monde le dit.

14.

L'expérience de la poésie. «*Je lis : je prends entre mes lèvres une bouchée, je suce une vraie concrète sonore bouchée de langue poétique. J'embrasse la poésie. J'embrasse l'amour de la poésie dans le poème déclaré d'amour.*» (Christian Prigent, *Salut les anciens, salut les modernes*)

Le geste : embrasser, sucer, croquer.

L'amour que vouent les poètes à la poésie a quelque chose de dévorant.

15.

L'amour, la haine. Un poème : «*quelques lignes précises où tout est possible*» (Marie Uguay, avril ou mai 1978).

16.

La poésie a une histoire que j'aime. Je n'aime pas toutes les façons de la raconter ou de la lire. J'aime, par exemple, les textes de Jean-Marie Gleize sur Rimbaud ou Lamartine ou Anne-Marie Albiach. J'aime l'histoire par gestes et par figures. Elle est critique et belle. Elle donne envie de lire des poèmes. Elle en montre l'irréductible actualité et le contraire en même temps.

Dans cette histoire, la poésie est simple et énigmatique.

17.

La poésie — la majeure partie de la poésie — repose sur un rapport d'intensité au langage. Tout le monde n'est pas capable de cette intensité. Tout le monde n'est pas intéressé non plus.

Intensité ne veut pas dire drame ou emportement. C'est plutôt une forme d'attention.

18.

Tout le monde n'a pas la même attention au langage.

19.

Tiens, je reviens au pleurnichage. Je me demande s'il y a des raisons légitimes de ne pas s'intéresser à la poésie. J'imagine que oui, mais je n'arrive pas à les préciser. Il y a des poèmes pour tout le monde. Mais tout le monde ne s'intéresse pas à la poésie et je ne vois pas en quoi c'est un problème. Tout le monde ne s'intéresse pas à la planche à voile et on n'en fait pas tout un plat.

Pleurnicher peut faire du mal et du bien en même temps.

20.

Gleize, justement: *« le seul moyen est de faire des enquêtes sur l'état réel des situations et le sens des mots, tenir compte des circonstances, de l'épaisseur des choses, de la surface des choses, de la couleur du ciel et de la qualité du bois et »* (Le livre des cabanes).

Quand on s'approche de la poésie, tout est un poème.

21.

La poésie est une ouverture au sens – une ouverture du sens. Le rapport de l'énoncé poétique avec le sens ne va pas de soi.

22.

Il n'y a pas de différence fondamentale entre la critique et la poésie. On cherche quelque chose, on ouvre quelque chose.

23.

On peut tout lire comme un poème. Dès lors qu'on l'accueille comme un événement. Une scène de langage. On peut lire un menu de restaurant comme un poème.

La poésie est un art plastique.

24.

Hier, par hasard, j'ai lu un échange entre Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud, sobrement intitulé « Conversation du 8 février 1982 » et repris dans *Un privé à Tanger*. C'est une conversation, un art poétique croisé. Hocquard parle du problème de la poésie *« qui serait comme une frange tremblée de la prose »*. À quoi Royet-Journoud répond ceci : *« En fait je me soucie essentiellement du vers, du rapport du souffle et du sens dans chaque portion de vers, du rapport de... Ce glissement absolument imperceptible d'un vers à l'autre, d'une page à l'autre ; je voudrais faire travailler – réussir à faire travailler des unités minimales de sens, parce qu'on travaille généralement avec des unités maximales. J'aimerais bien mettre en place une théâtralisation non pas de l'infime, parce que je ne pense pas que ça soit sans ampleur, mais une théâtralisation (silence) d'un sens à peine fait, à peine formulable, à peine... »*

Retour au très vieux spectacle. Théâtre d'un sens à peine fait, à peine formulable, à peine...

Silence.

25.

Parfois, je transcris des phrases et j'en copie ensuite des fragments sans les guillemets, comme pour insister, parce que c'est important même si je n'ai rien à ajouter. Je ne me demande pas s'il s'agit de poésie ou de critique.

26.

Hocquard évoque la transparence et l'opacité de l'écriture de Royet-Journoud : quelque chose de concret, de simple dans le langage, et pourtant une abstraction qui rend l'expérience énigmatique. L'autre pense alors à un vers d'Albiach : « *toutes les évidences sont mystères* ».

27.

Ce soir, j'ai relu, non par accident mais à cause du hasard précédent, donc d'une certaine manière toujours par hasard, dans le même et long hasard, le premier livre d'Anne-Marie Albiach, *État*, avec sa lettre initiale en italique dans le titre, que je renverse ici par souci des conventions bibliographiques.

L'évidence première : retour au poème.

28.

Dans le poème, parfois je pense qu'on attend une voix. René Lapierre dirait : on l'attend et on l'essaie. Sans cette voix, il n'y a peut-être pas de poème. Sans la voix c'est peut-être autre chose.

29.

Il ne faut pas toujours chercher à dire quelque chose. C'est le paradoxe de la critique. La question de la pensée est ailleurs. Je ne sais pas où exactement.

30.

Sur ce glissement absolument imperceptible d'un vers à l'autre dont parle Royet-Journoud : pensée du blanc, structure écrite. Toutes les évidences sont contradictoires.

Imaginer un glissement imperceptible d'une lettre à l'autre. C'est l'histoire de ce vers d'Albiach : « *la pluie a eu cette couleur* » (*État*, encore).

31.

Chaque page appelle sa théorie du blanc.

32.

Dans *Les outils*, Kaplan cite le critique de cinéma Serge Daney, qui remarque « *comment il y a des films idiots quand on les raconte et bouleversants quand on les voit* ».

C'est pareil pour la poésie. C'est tout le problème de la critique. Et de l'enseignement. Il faut entrer dans un poème comme on voit un film selon Daney : « *par plaisir, par jeu – pas pour avoir le dernier mot* ».

Il n'y a rien à résoudre. La pluie a eu cette couleur. Le poème n'est pas seulement un objet extérieur.

33.

Arthur Rimbaud le poète : « *Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.* » (*Illuminations*)

Voici la maison après la pluie.